

Inégalités scolaires : pourquoi Kevin de chances de réussir à l'école que Diane

Après avoir déclenché une petite révolution autour de l'orthographe dans « La Convivialité », Jérôme Piron et Arnaud Hoedt s'attaquent à l'école belge, autre moteur d'inégalités sociales. Avec « Kevin », les deux anciens profs pointent les failles d'un système qui pipe les dés sans l'assumer.



CATHERINE MAKEREEL

Qui aime bien, châtie bien. Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont aimé enseigner. C'est pourquoi les deux anciens profs – tous deux ont officié avec bonheur à l'Institut Don Bosco à Bruxelles – se plaisent aujourd'hui à taquiner l'école, fustigeant ses travers par le biais d'un théâtre drôle et décalé. C'est d'abord l'orthographe française qui a asticoté l'esprit critique des deux romanistes. Avec *La Convivialité*, ils ont déclenché une petite révolution, désacralisant ce dogme devenu, dans la foulée, un outil de discrimination sociale. Joué des centaines de fois en Belgique et dans la francophonie, le spectacle a été couronné de prix et les a menés à écrire des ouvrages comme *La faute de l'orthographe* (Ed. Textuel) ou *Le français va très bien, merci!* (Ed. Gallimard, déjà 50.000 exemplaires vendus) mais aussi à siéger au Conseil de la Langue, tout en militant avec d'autres, pour rendre le participe passé invariable.



En Belgique, à 15 ans, il y a un écart de niveau scolaire qui équivaut à trois années d'études entre les 25 % d'élèves les moins favorisés et les 25 % d'élèves les plus favorisés

Arnaud Hoedt



et de la formation, NDLR) et donc des peintures sur les questions de pédagogie et de sociologie de l'éducation », précise Jérôme Piron. « Et quand on leur demandait à quoi sert l'école ou ce qui

fonctionne ou pas dans l'école, ils nous réorientaient systématiquement vers la question : à qui sert l'école ? »

Et pour cause : avec la France et la Hongrie, la Belgique figure parmi les plus mauvais élèves en termes de corrélation entre l'indice socio-économique des élèves et leurs résultats scolaires. Même aux Etats-Unis ou au Chili, la réussite scolaire est moins corrélée à l'origine sociale. « En Belgique, à 15 ans, il y a un écart de niveau scolaire qui équivaut à trois années d'études entre les 25 % d'élèves les moins favorisés et les 25 % d'élèves les plus favorisés, » affirme Arnaud Hoedt.

« Ça a vraiment réorienté tout notre travail », se souvient l'artiste. « Parce qu'on pourra faire la meilleure école avec les meilleurs profs et les meilleures pédagogies du monde, si cette école n'est pas pour tous les enfants, on a raté la base. » Selon leur démarche désormais bien rodée d'un théâtre qui confronte les idées reçues des spectateurs à l'épreuve des faits, dans un spectacle ludique et interactif, les créateurs ont imaginé Kevin, enfant imaginaire et emblématique pour qui l'école n'a pas du tout marché. Pourquoi un Kevin a moins de chance qu'une Diane d'aller à l'université ? La pièce tente de répondre à cette question en dégageant quelques grands axes. Nous en détaillons certains avec eux.

1

Le curriculum invisible
Développé par Julien Netter, chercheur en didactique et en sociologie, le concept de « curriculum invisible » renvoie à un ensemble de codes, de connaissances et de savoir-faire qu'on attend d'un élève quand il arrive à l'école et que, donc, on ne lui enseigne pas. « Il est invisible, parce qu'il "va de soi" pour les enseignants et les élèves performants. Il est peu verbalisé, si bien que les élèves scolairement faibles peuvent ne pas le percevoir et ne pas comprendre l'origine de leur difficulté », explique Julien Netter dans *Culture et inégalités à l'école* (Presses Universitaires de Rennes). Prenez un élève comme Kevin, qui ne parvient pas à comprendre une carte, parce que cela demande des facultés d'abstraction et de modélisation, plus répandues dans les milieux favorisés où on entraîne

les enfants à travailler ces compétences. Il sera évalué sur une compétence qu'on attend de lui mais que personne ne lui a enseignée. Ces inégalités préalables, l'école ne les a pas créées, mais elle les renforce : parce que le prof maîtrise lui-même ce programme invisible, il ne voit pas que Kevin arrive avec ces lacunes et crée donc une injustice en ne lui enseignant pas. « Il sélectionne sans s'en rendre compte », précise Arnaud Hoedt. « Plus il évalue des choses qu'il n'enseigne pas, plus il favorise ceux qui les ont acquises à la maison. »

2

La menace du stéréotype
Venue des Etats-Unis, « la menace du stéréotype » décrit une situation dans laquelle, quand un stéréotype pèse sur une personne, celle-ci a tendance à confirmer ce stéréotype. « C'est la peur de correspondre au stéréotype qui fait baisser ses performances », commente Jérôme Piron. « Et comme les performances baissent, cette personne se plante en confirmant le stéréotype. » Le duo fait notamment référence à l'expérience de Seligman : « Aux Etats-Unis, on a demandé à des élèves noirs et des élèves blancs de répondre à des questions sur le langage. Or, le stéréotype veut que les Noirs parlent moins bien l'anglais que les Blancs. Quand on leur dit que c'est un exercice sur leurs compétences de langage, le niveau des élèves racisés est moindre. Par contre, quand on leur dit que c'est juste un jeu sans conséquence, on n'observe, en moyenne, aucune différence de résultats entre les élèves blancs et les élèves noirs. » Mais ce mécanisme de renforcement du stéréotype ou de prophétie auto-réalisatrice, s'observe aussi vis-à-vis des profs.

C'est « l'effet Pygmalion », qui provoque une amélioration des performances d'un sujet, en fonction du degré de croyance en sa réussite venant d'une autorité ou de son environnement. Ou l'inverse ! « Quand on fait des analyses sociologiques sur un très grand nombre d'élèves, on voit que, à copies égales, les profs trouvent plus de fautes d'orthographe chez les élèves issus de milieux populaires. Il n'y a pas plus de fautes, mais ils en voient plus. » Ce sont les biais d'évaluation, que le spectacle abordera

Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont passé trois ans à rencontrer des chercheurs et sociologues spécialisés dans l'éducation. © PIERRE-YVES THIENPONT.

aussi par l'humour et des exercices interactifs.

3

Le marché scolaire
« Les systèmes scolaires dans lesquels on reproduit le moins les inégalités sont les systèmes scolaires dans lesquels les écoles se ressemblent », affirme Arnaud Hoedt, courbes et graphiques à l'appui (voir ci-contre). Or, en Belgique, parce que le système de marché scolaire met les écoles en concurrence, il y a des « bonnes » et des « mauvaises » écoles avec des différences de niveau. « En Europe, il n'y a que quelques pays, comme la Belgique, où les parents ont le choix de l'école à douze ans. C'est très rare, en fait. Globalement, ailleurs, on reçoit le nom d'une école à douze ans. Comme il n'y a pas de bonnes et de mauvaises écoles, les parents ne sont pas fâchés de ne pas avoir le choix. »

Son comparse complète : « Quand l'Etat ne régule pas, ça s'organise en marché. En Belgique, on a bien instauré le décret inscriptions, mais les parents et les directions ont toute une série de trucs pour le contourner. Avant, les directeurs pouvaient plus ou moins choisir qui ils inscrivait en première secondaire. Avec le décret inscriptions, ce n'est plus possible. Que se passe-t-il alors ? On constate qu'en fin de deuxième secondaire, les non-réinscriptions ont triplé. Donc on fait tout simplement le tri deux ans plus tard. Comme par hasard, c'est toujours les enfants issus de milieux populaires ou issus de l'immigration qui se retrouvent en technique. C'est profondément injuste car, normalement, les motifs de non-réinscription doivent être des motifs graves, disciplinaires. Alors que là, on sent bien qu'il y a un tri sur les niveaux de performance. Les directions font un énorme lobbying sur les élèves en difficulté. On leur conseille de ne pas se réinscrire parce que "vu le niveau d'exigence, vous comprenez, ça va être compliqué". Et l'élève a certainement une appétence particulière pour le bois,

a-t-il moins ane ?

etc. »

Impossible de détailler tous les éléments en jeu - la question des réseaux, spécificité du système scolaire belge, qui complique la donne, ou encore Le Pacte d'Excellence qui, avec son tronc commun, prend une direction vertueuse en termes de mixité sociale - mais le fil rouge est limpide : interroger le système, ses failles et ses trompe-l'œil. Au fil de leurs recherches, les artistes conférenciers ont largement puisé du côté des pays nordiques, où la performance moyenne des élèves augmente en grande partie grâce à la mixité sociale. Arnaud Hoedt déclare sans ambages : « L'Etat a pour mission de réguler. Tant qu'il y aura des bonnes et des mauvaises écoles, on ne peut pas demander aux parents de "sacrifier" leurs enfants. Quand on donne le choix d'une école aux parents, c'est comme si on demandait : combien voulez-vous payer d'impôts ? C'est important qu'il y ait des élèves qui puissent suivre des parcours différents. La question c'est : à quel âge ? A quel âge on accepte d'arrêter de donner la même chose à tout le monde ? » Ou les mêmes chances ?

4

Faire de la sociologie, pas de l'école-bashing. Derrière le spectacle Kevin, l'intention n'est certainement pas d'accabler les enseignants mais, au contraire, de les dédouaner. L'idée est de pointer du doigt le système et certainement pas les profs ou les directions d'école. « Ce sont des enseignants avec les meilleures intentions du monde qui disent à Kevin en fin d'année : "Tu sais si ça se trouve, tu es vrai-

ment fait pour le bois." Ce sont des gens bienveillants, mais ils sont obligés de trouver une raison parce qu'ils ne peuvent pas dire à Kevin : "Tu as perdu un jeu où on avait pipé les dés". » Jérôme Piron embraye : « Beaucoup d'élèves pensent que, s'ils ont raté à l'école, c'est parce qu'ils étaient nuls en français ou en maths. L'école est un processus de légitimation des inégalités, et c'est ça qui est une catastrophe. »

En délégitimant ces processus, le duo entend aussi questionner le sacro-saint principe du mérite : « Si on assumait que c'est l'origine sociale qui détermine le parcours, ce serait dur à accepter parce que c'est injuste mais, au moins, les choses seraient claires et l'élève ne penserait pas que c'est de sa faute. Mais aujourd'hui, le discours, c'est : chaque élève a les mêmes chances de réussir et donc chaque élève arrive là où il le mérite. Donc ceux qui cartonnent pensent qu'ils le doivent à leur seul mérite. Ils ne voient pas les privilèges dont ils ont bénéficié. » Et Arnaud Hoedt de conclure : « Dans la pièce, on parle de moyennes et de statistiques. Evidemment qu'il y a des milliards d'enseignants qui enseignent le curriculum invisible. Il y a plein d'écoles qui essayent de faire réellement de la mixité sociale. L'idée n'est pas de faire de l'école-bashing mais de voir ce que la sociologie nous enseigne. Découvrir ce que nous, en tant que profs, on aurait pu faire mieux pour favoriser Kevin dans nos classes. Informer et comprendre, c'est déjà avancer. »

« Kevin » du 7 au 18/11 au Théâtre Les Tanneurs, Bruxelles. Du 21 au 25/11 à l'Ancre, Charleroi. Du 29/11 au 2/12 au Théâtre de Namur. Du 5 au 16/12 au Théâtre Jean Vilar, Louvain-la-Neuve.

Quand « Kevin » parle aux Kevin

Quand, dans leur spectacle, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron demandent aux spectateurs qui, parmi eux, a terminé ses études, le taux de réponse positive tourne autour des 85 %. « Dans la réalité, c'est beaucoup moins », soulignent les deux concepteurs et interprètes de Kevin. Car, c'est un fait, le théâtre, autre terreau de disparité sociale, rassemble une certaine « élite », celle-là même qui est épargnée par les inégalités que dénonce la pièce. Comment faire dès lors pour s'adresser à un plus large public ? « Nous avons fait un appel du pied à la Fédération Wallonie-Bruxelles et prévoyons, en fonction des moyens qu'on nous donne, de développer une forme exclusivement scolaire du spectacle », explique Jérôme Piron. « L'idée serait de travailler avec une classe de technique et professionnelle et une classe d'un collègue "d'élite". On les ferait se rencontrer pour créer une adaptation de Kevin à destination des écoles. On réécrirait tout le spectacle avec eux et ça s'appellerait Kevin et Diane. »

En marge de cette version singulière, le duo a prévu de tourner dans les écoles de formation de professeurs mais aussi, dans les établissements scolaires, lors des journées pédagogiques. « Il faudra que les directions aient le courage de vouloir parler de ça avec leurs profs », remarque Arnaud Hoedt. « Ce qui n'est pas forcément évident. Quand on est dans une école d'élite par exemple, où tout va bien, on n'a pas nécessairement envie d'entendre qu'on a des facilités, des privilèges. Et à l'inverse, quand on exerce dans une école en difficulté, est-ce qu'on a envie d'entendre qu'il y a une fatalité dans tout cela ? C'est très compliqué. » C.M.A.

MOBILITÉ

Le réchauffement climatique augmente les turbulences à bord des avions

Les fortes turbulences en altitude au-dessus de l'Atlantique ont augmenté de 55 % en 40 ans. Au contact de l'air froid en altitude, l'air qui se réchauffe au niveau de la terre provoque de plus nombreuses perturbations. Ce qui altère le voyage des passagers et des équipages mais, aussi, ce qui limite le poids qu'on peut charger à bord.

ÉRIC RENETTE

Vous rejoignez votre place et attachez votre ceinture, nous traversons une zone de turbulence. C'est le genre de message qui risque de se répéter plus souvent lors des vols ces prochaines années. En cause : le réchauffement climatique et un de ses nombreux effets aussi indésirables qu'inattendus. Une étude britannique de Paul Williams (université de Reading, Royaume-Uni) récemment publiée dans la revue *Geophysical Research Letters* fait état de l'évolution des turbulences « claires » sur quarante ans. Ces turbulences sont celles qui ne sont pas causées par la traversée d'un nuage ou d'un orage mais qui se déroulent dans un ciel « clair ».

La route aérienne la plus fréquentée au monde est le trajet transatlantique entre Europe et Amérique du Nord. Entre 1979 et 2020, le compte des turbulences lourdes enregistrées par les avions est monté de 17,7 heures sur une année à 27,4 heures, soit 55 % de plus. Pour les turbulences moyennes, on passe de 70 à 96,1 heures (+37 %) et, en fin, les turbulences légères passent de 466,5 à 546,8 heures (+17h). Si on fait le compte des turbulences tous types de perturbation confondus, en 40 ans, on est donc passé d'un cumul de 554,2 heures en un an à 670,3 heures.

Des avions plus vite usés. Grave ? Pour les passagers et les équipages, ces perturbations se limitent souvent à être bloqué attaché sur son siège pendant plusieurs minutes, parfois à subir des véritables secousses dans l'avion avec les risques de tomber, de heurter un objet ou de se cogner la tête sur les compartiments à bagages parce qu'on n'est pas (bien) attaché. Par contre, pour les compagnies aériennes, l'enjeu est plus sérieux puisque ces turbulences accélèrent l'usure des avions et l'obligation de réaliser leur maintenance. Rien que pour les États-Unis, on estime que les turbulences engendrent des surcoûts de plus de 150 millions de dollars, selon un météorologue impliqué dans l'étude. Cette der-

On estime que les turbulences engendrent des surcoûts de plus de 150 millions de dollars aux États-Unis, selon un météorologue impliqué dans l'étude. © BELGA/BELPRESS

nière montre encore que l'hémisphère nord est deux fois plus concerné par ces perturbations que l'hémisphère sud et que celles-ci sont plus fréquentes en automne et en hiver. L'étude montre que l'augmentation des turbulences concerne également des itinéraires de vol très fréquentés au-dessus de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Atlantique Sud.

L'étude montre que l'augmentation des turbulences concerne des itinéraires de vol très fréquentés au-dessus de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Atlantique Sud

Cette augmentation des turbulences trouve sa source dans le réchauffement climatique. Les émissions de CO₂ rendent l'air plus chaud ; cet air chaud en contact avec l'air froid en altitude provoque des changements brutaux du vent et des courants en altitude. Dont le célèbre jet-stream qui franchit également l'Atlantique qui accélère, globalement, depuis quelques années les vols ouest-est et ralentit plus lourdement les vols est-ouest et dont l'air chaud limite le tonnage potentiel emporté par les avions.

L'appel du chercheur à la tête de l'étude est, notamment, que les compagnies aériennes et les services de contrôles aériens investissent dans la détection et la prévision de ces turbulences dans un ciel sans nuage (le nom scientifique est turbulence en atmosphère claire-TAC).

Evidence for Large Increases in Clear-Air Turbulence Over the Past Four Decades, Mark C. Prosser, Paul D. Williams, Graeme J. Marilton, R. Giles Harrison 08 June 2023 <https://doi.org/10.1029/2023GL103814>